

De la performance à l'école

Jean-Yves Rochex est Professeur des Universités au département des sciences de l'éducation de l'Université Paris 8. Il dirige le laboratoire ESCOL. Auteur de nombreux ouvrages et sensible aux différenciations sociales et scolaires, il centre ses recherches sur les politiques d'éducation et de lutte contre les inégalités scolaires. Il s'intéresse aux savoirs et au rapport aux savoirs des enfants des milieux populaires. Spécialiste de Wallon et de Vygotski, il suit avec intérêt les recherches sur les APSA et l'EPS. Il a bien voulu livrer à *Contrepied* ses réflexions sur la place de la performance dans le développement des élèves.

Quelques réflexions sur la performance et l'épreuve

La performance est souvent utilisée dans la société. Devenu un terme courant, il est nécessaire pour éviter de prolonger les confusions et les contre-sens, de se pencher quelques instants sur le sens de celui-ci et revenir en particulier à sa signification étymologique.

Deux sens de ce terme apparaissent. La performance renvoie soit à l'idée d'accomplir, de réaliser une tâche, soit à l'idée de réussir un résultat optimal. Ces deux significations bien qu'apparemment proches révèlent des distinctions profondes. « To perform », signifie réaliser, accomplir. La performance relève alors de l'action. C'est le produit d'une activité (Spinoza et Marx). La performance c'est l'objectivation de soi dans le produit d'une activité qui permet en retour la production de soi. La performance a pris ensuite, et c'est souvent cette signification qui est donnée en France, le sens de résultat maximum ou résultat optimal. Les différences sont à bien saisir. De manière un peu schématique on pourrait dire que l'un concerne un processus de transformation, un cheminement et que l'autre témoigne d'un produit fini, un résultat maximum. L'utilisation sans discernement de ce terme crée des confusions et empêche de penser de manière saine l'utilisation de la performance à l'école, y compris dans son sens de réalisation optimale. Dans la perspective théorique de la psychologie du développement et en s'appuyant particulièrement sur les thèses de Wallon et de Vygotski, le sujet humain ne se produit qu'au travers son objectivation (sa réalisation) dans le produit de son activité. De plus, cette

objectivation fait l'objet de négociations avec un tiers ou plus généralement avec autrui. Le rapport à autrui s'établit par le partage de normes communes. Performer c'est donc produire une activité observable (ou évaluable) dans le cadre de rapports humains particuliers, par le partage de normes communes.

Le développement de l'individu n'est donc pas endogène. Il est le produit de son inscription dans des activités sociales et passe par l'appropriation d'outils (intellectuels, symboliques, langagiers, techniques, sportifs...), que Vygotski nomme des outils psychologiques, et par des instruments culturels (des outils normés) que le développement de l'humanité produit. Ainsi, l'élève, en s'inscrivant dans la culture de l'humanité, se donne les moyens de sa transformation. Ce faisant, il s'arme pour participer à la transformation du monde. Wallon précise ainsi sa pensée *« L'enfant reçoit par l'intermédiaire du groupe, des formules différenciées d'action et des instruments intellectuels sans lesquels il lui serait impossible d'opérer des distinctions et des classements nécessaires à la connaissance des autres et de soi-même »*. Ces catégories, concepts, outils, œuvres... constituent un matériel qu'il n'appartient pas à chacun d'inventer à son propre usage à mesure que ses progrès intellectuels le permettraient et l'exigeraient. Ainsi chaque individu en apprenant,

ne réinvente pas le monde. Il le reconstruit. Le développement de l'enfant passe donc par la maîtrise d'outils techniques normés produits d'un développement socio-historique de l'humanité. L'appropriation de ces techniques restructure les conduites et le développement de l'enfant dans un processus qui va du social au développement psychique.

La performance est liée à l'épreuve. C'est par la mise à l'épreuve de l'individu aux contraintes propres des activités et à la réalisation de produits de ses activités qu'il s'arme. S'éprouver c'est se fatiguer et c'est aussi faire ses preuves. Se développer c'est donc pour un sujet s'éprouver hors de soi (de ses réalisations ordinaires) et en négociations avec autrui.

L'école a pour fonction de permettre aux élèves de se confronter à des pratiques et des connaissances qu'ils ne s'approprieraient pas en dehors de l'école. Vygotski écrit à ce sujet qu'apprendre place les apprenants une tête au dessus d'eux-mêmes et les tire au-delà et en dehors d'eux-mêmes pour un retour sur eux-mêmes.

École et performance

La recherche d'un résultat optimal peut être envisagée à l'école, soit par rapport à l'élève lui-même – c'est le dépassement de soi – soit par rapport aux autres et c'est alors la comparaison

.....

L'école, se porte garante du développement des élèves. Elle doit donc utiliser la recherche du résultat optimal des élèves dans l'ensemble d'une démarche visant à l'accomplissement de ceux-ci.



« Il faut défendre l'idée que c'est bien et bon d'être fatigué. Il y a une satisfaction à la fatigue consécutive à la réalisation de soi dans une activité. Il y a de belles fatigues. »

.....

au lycée. L'école est traversée par une idéologie qui ne trouve d'ailleurs pas toujours correspondance dans les pratiques. Elle peut être qualifiée de « puérocriste » et de « biologisante ». Cette idéologie laisse à penser que le commun, ce qui est accessible à tous, freine le développement des enfants. Il faut donc rechercher le développement individuel de chacun dans le bien être et l'accomplissement de soi, sans entraves. Ce discours dévalorise la compétition, la performance, l'épreuve, l'effort, la fatigue, les normes au profit de libres choix par les élèves. Un discours sur les aspects néfastes de la fatigue à l'école réapparaît d'ailleurs avec la question des rythmes scolaires. Il faut défendre l'idée que c'est bien et bon d'être fatigué. Il y a une satisfaction à la fatigue consécutive à la réalisation de soi dans une activité. Il y a de belles fatigues.

Ce discours tenu à l'école par certains n'est pas mis en pratique. Au contraire, les pourfendeurs de la fatigue sont souvent les premiers à rechercher, pour leurs enfants des pratiques de scolarisation, les plaçant dans la meilleure situation pour aborder la compétition d'individu contre individu. En fait, l'école est souvent le lieu d'une idéologie où la contradiction entre une fraternité d'individus les uns à coté des autres, pour laquelle le tout commun est une menace ou frein au développement de chacun, et la logique de la concurrence exacerbée, est constamment présente. Il existe donc une opposition ou plutôt un balancement entre la logique du « frère individualisé » et le développement optimal et concurrentiel de l'individu. C'est le balancement entre la logique du frère sans rien de commun et la logique de l'individu qui n'a de commun que la concurrence.

Le dépassement de cette alternative (refus de la comparaison ou valorisation de la performance individuelle) passe par une maîtrise scolaire constante de la dialectique émulation/coopération. ♦

Entretien réalisé et mis en forme par Yvon Léziart

« Il faut penser des situations de comparaison, d'émulation, dans la recherche de la performance optimale mais aussi des situations de coopération. »

qui prend le dessus. Les deux peuvent être envisagés conjointement. Cette recherche de résultat optimal peut se révéler, comme chacun sait, la meilleure ou la pire des choses. Elias a montré que le sport est une euphémisation de la violence. Cette pacification des violences entre individus passe par la détermination de règles communes admises. La fonction sociale du sport est d'imposer l'acceptation des règles de fonctionnement de la compétition. Il s'agit donc de contrôler de manière importante et efficace le respect par tous des règles communes. En ce sens, le sport est un vecteur de socialisation. La concurrence non contrôlée de tous contre tous conduit à la guerre. Les critiques formulées aux dérives de la compétition exacerbée sont nécessaires. La compétition pénétrée par les logiques financières conduit à la surdétermination de l'économie et des enjeux financiers, au narcissisme et au nationalisme et non au développement de l'enfant et de la personne. L'école, se porte garante du développement des élèves. Elle doit donc utiliser la recherche du résultat optimal des élèves dans l'ensemble d'une

démarche visant à l'accomplissement de ceux-ci. Cette confrontation du résultat optimal se vit à titre personnel mais également dans un rapport à autrui. La rivalité valorise la confrontation au service des rapports de pouvoir des uns sur les autres. Pour éviter cette dérive fréquente, y compris à l'école, il faut penser des situations de comparaison, d'émulation, dans la recherche de la performance optimale mais aussi des situations de coopération. Wallon écrit à ce sujet « Il faut que l'enfant accepte que les autres deviennent les arbitres de ses défaillances et de ses exploits ». Il s'agit donc de penser le développement de chaque individu et le développement de tous dans un rapport de groupe et d'individu. La classe peut hélas être le théâtre d'une exacerbation des enjeux de rivalité valorisée par la compétition, le classement, aux dépens de la performance de tous. Cette survalorisation de la compétition individuelle à l'école trouve au sein de l'école, son contraire. C'est le déni de la performance. Cette dimension est surtout sensible dans les petites classes mais se manifeste sans doute en éducation physique au collège et